

Malgré tout, aimez-moi

Danièle Panneton

Number 9, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90287ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1590 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Panneton, D. (2019). Malgré tout, aimez-moi. *Entrevous*, (9), 61–64.

- SUITE DE LA PAGE 56



Malgré tout, aimez-moi
Billet de DANIELLE PANNETON

Un matin de novembre, accompagnée de Danielle Shelton, je suis allée voir le film *À tous ceux qui ne me lisent pas* du réalisateur Yan Giroux, coscénarisé par Guillaume Corbeil : un portrait du regretté poète québécois Yves Boisvert, magnifiquement incarné par le comédien Martin Dubreuil.

Ce n'est pas un documentaire ni un biopic, mais bien une œuvre de fiction construite à partir d'une évocation à la fois réaliste et poétique, en images, en mots et en musiques, d'une partie de sa vie et de son écriture. Nous avons beaucoup aimé !

J'ai eu envie d'écrire... mais quoi ?

Ni une critique cinématographique, ni le recensement d'une œuvre littéraire, ni une étude universitaire. Mais un billet personnel inspiré par le film et l'univers provocateur et foisonnant de ce poète d'une immense culture, trop peu connu et reconnu malgré des dizaines d'ouvrages publiés.

Un billet qui m'interroge. En quoi une manière de vivre influence ou, plutôt, permet une manière d'écrire, de faire naître un monde à travers les mots ? Et en quoi un processus d'écriture teinte une façon d'être au monde ?

Est-ce que j'ai connu Yves Boisvert ? Un peu. Nous suivions les mêmes cours de littérature à l'Université du Québec à Trois-Rivières au tout début des années 1970, en compagnie de Gaston Bellemare, son ami éditeur des Écrits des Forges, ou encore du poète Bernard Pozier qui deviendra directeur littéraire de cette même maison d'édition qui publiera souvent Boisvert. Des camarades d'université, donc, où nous faisons notre « licence en lettres », comme on disait à l'époque.

Je ne me tenais pas au petit bar trifluvien Le Zénob, antre de poètes et de musiciens échevelés qui s'emparaient du micro avec un plaisir fougoux.

Je savais que Boisvert y était souvent, clamant son verbe avec flamme, talent et ironie. Baveux. Et alcoolisé. Sans compromis, du moins dans la mesure du possible.

J'étais trop sage pour me frotter à cette faune débridée. Je préférais siroter un café au « Blue bird », sur la rue des Forges, avec ma gang de théâtre. Valait mieux être sobre avant de monter sur scène, avoir la mémoire vive et la jambe alerte. Question de choix et de milieu.

Si j'ai peu connu Yves Boisvert, je l'ai lu par bribes, fascinée et dérangée par sa vision du monde intransigeante. Son cri rauque de liberté. Sa soif d'absolu. Son besoin irrépessible d'être dans la marge, pour se protéger de toute contamination bourgeoise et bien-pensante, de tout chant des sirènes déguisées en veau d'or. Pauvre, mais libre. Adolescent révolté, égocentrique invivable, mal engueulé, crachant son mépris sur les « cultureux ». Mais aussi assez brillant, drôle, tendre et généreux pour se faire pardonner beaucoup. Et entièrement, passionnément voué à sa création.

Peut-on créer dans le confort et l'indifférence, dans le prévisible et le convenu ? Pas Boisvert.

Est-ce parce qu'on a la nécessité vitale de clamer sa liberté, son intégrité, sa singularité qu'on découvre l'infinie beauté des fonds de ruelles, des cours à *scrap*, des ciels d'orage, des eaux glacées ou des arbres incandescents, de

l'asphalte magané et des escaliers de secours, des sous-sols et des garages troués de froid, squattés à quelques amis qui, un jour ou l'autre, cessent d'être « compréhensifs » ?

Ou encore, petit gars démuné et excessif, séducteur et manipulateur, peut-on dormir dans les bras d'une femme qui vous aime malgré tout, comme sa compagne et complice artistique de plus de vingt ans de vie, Dyane Gagnon, et pouvoir ainsi créer la figure inoubliable d'une héroïne adolescente et rebelle, Mélanie St-Laurent ?

La création pure et dure se fait-elle au prix de la solitude, de la précarité, du manque, de la demande à la fois orgueilleuse et humiliante de soutien financier essentiel pour apparaître dans un cercle culturel à la fois rejeté et désiré ?

Le poète Yves Boisvert répond OUI. Il ne peut faire autrement, obnubilé, ou plutôt frère d'âme de l'image romantique d'un Rimbaud génial ou d'un Claude Gauvreau aux portes exploréennes de la folie. Pour lui, créer, écrire avec son sang et sa vie ne peut se faire entre les murs propres et rassurants de la routine et du confort, pas plus qu'entre ceux de la reconnaissance publique et bien établie entre deux petits fours et quatre flûtes de champagne – dont pourtant il aime bien se nourrir à l'occasion.

Et puis, il a quand même enseigné pendant des années et fait des recherches universitaires sur les contes et légendes de la Mauricie, tout en publiant des dizaines de recueils et d'ouvrages, dont quelques-uns traduits dans plusieurs langues. Yves Boisvert, l'homme et le poète, à la fois capable de vivre de sa plume mais délinquant impénitent. Se détruisant à mesure qu'il bâtissait une œuvre.

Il faut le voir, sur YouTube, amaigri par la maladie, à quelques mois de sa mort prématurée en 2012 – à soixante-deux ans – la voix fragile au micro du Zénob mais toujours vibrant des mots à dire, à donner à un petit public fervent.

Sourire en coin dans son visage émacié, il annonce, à la fin de la lecture de son poème, qu'il part se reposer au soleil, pareil à tous les « snow birds » de

la classe moyenne québécoise. Comme si ce poète fatigué mais lucide, qui n'en est pas à une contradiction près, jouait un dernier tour « À tous ceux qui ne le lisent pas ».

Écoutons-le nous murmurer, pudique¹ :

*Je viens à vous, aimez-moi
avant la fin du monde
si le monde se meurt
je pars avec lui.*

*Aimez-moi, j'arrive à vous
afin de n'être pas étranger [...]
Je vous aime
comme on n'aime plus.*

¹ Extrait du poème « Aimez-moi », dans *Aimez-moi*, XYZ, 2007